

Positions : (46) Soigner¹ *Pharmakon versus organon*

Pour aborder le *logos* dans la psychanalyse, Barbara Cassin parle « du discours rapporté à lui-même, c'est-à-dire délié de la référence »², un discours qu'elle qualifie de *pharmakon* (« drogue qui soigne/empoisonne ») en le définissant ainsi récursivement.

Pour la prendre au mot, je questionnerai donc : ce discours comme récursif (fondé par / de / sur soi-même) est-il bien une médication ? Autrement dit : en quoi la parole peut-elle soigner ? Mais déjà dans cette simple question, dont je ne suis pas à l'origine, j'ai infiltré l'autre versant du « soigner avec la psychanalyse », celui de l'*organon*, compris comme la logique nécessaire à cette organisation discursive, éthique, pratique de la psychanalyse. Dans mes termes actuels, le discours analytique est en effet récursif et, ça, c'est une affaire de logique.

Cette récursivité, pour B. Cassin, qui n'en utilise pas le terme, est liée à l'interprétation (p. 82). C'est, à mon avis, que l'interprétation « analyse », déconstruit les structures pour revenir à leurs composants (et, dans mon schématisme, les composants des agencements structuraux sont les schèmes fonctionnels ou conceptuels ou nominaux — au sens de nommants, si l'on souligne la productivité de cette nomination —, des schèmes dont l'on se dote précisément pour leur raison productive).

Aux jeux de signification du dictionnaire que B. Cassin utilise après Derrida, j'ajouterais la qualité *enzymatique* du *pharmakon*. Dans cette affaire discursive, en effet, le *pharmakon* n'est plus un objet, mais une fonction (un mode de traitement, au sens le plus large, une manière de produire), c'est pour moi celle du passeur dans la passe, le tiers par lequel transite l'impossibilité de faire avec un objet et la façon de le *faire passer*, depuis son réel, au symbolique de la fonction comme « traitement » du langage. Le trait d'esprit est un traitement de texte. Il joue du savoir textuel contre le savoir référentiel. C'est un levain, un ferment, une diastase (qui favorise l'action en cours en jouant de séparation — c'est le rien (rien qui intervienne comme réaction, mais un rien qui intervient bien *dans* la réaction) que Lacan situe à la base de la sé-paration), un catalyseur — mais aussi un promoteur (un promoteur), une fonction prothétique, mais fonction de toute façon.

Or tout de suite B. Cassin glisse dans l'interprétation inadéquate. C'est à propos de l'« Acte de fondation » de l'E.F.P. par Lacan. Je dis « interprétation inadéquate » car je situerais le *pharmakon*, s'il en est besoin, dans le domaine de la psychanalyse « pure » (1^{ère} section) et non dans la psychanalyse appliquée à la médecine (2^{ème} section), comme le fait B. Cassin. Soigner n'opère qu'à condition de ne pas chercher à soigner. Ainsi la psychanalyse n'est pas une psychothérapie, ni un acte médical ou un principe psychologique à l'œuvre. La récursivité n'est imprédictive qu'à condition de ne pas être d'emblée embarrassée de

¹ Ce texte s'inscrit aussi dans la série issue du séminaire 2012-2013, *Soigner avec la psychanalyse*.

² B. Cassin, *Jacques le sophiste*, Epel, p. 79.

prédicativité. Et la tierce fonction dont je viens de parler n'opère qu'en tant qu'imprédicative — ni thérapeutique ni même clinique au sens médical, car il n'est pas question ici de viser une *restitutio ad integrum*, quand aucune intégrité n'a valu ni prévalu jusqu'alors. En effet la récursivité est littorale et met en jeu le mode de césure que l'organisation modale déontique de l'inconscient a amené Freud à reconnaître sous le terme de « clivage » (*Spaltung*). Ce clivage est diastatique. Il n'y a pour moi de *pharmakon* qu'en tant que prenant en considération le clivage et cette tmèse³ fait « crise ». La littoralité est ainsi toujours « critique ». Et le sujet n'a rien d'entier : comme entier ($S \rightarrow Es \rightarrow \text{ça}$) il est barré, toujours dans l'obligation d'advenir (*soll Ich werden*).

Entre ouverture et fermeture, Lacan parlait de structure de bord.⁴

À discourir dans le même sens de ce qu'elle conçoit comme *pharmakon*, B. Cassin prolonge son erreur sur le médical. La psychanalyse en effet n'est pas un système « parler-entendre » (p. 84), mais sa raison est de parler sans plus, au risque de ne pas être entendu, étant entendu quoi qu'il en soit que « toute parole appelle réponse » (Lacan), la réponse étant elle-même parole et non pas expression de l'entendu. Ce n'est pas d'« entendement » qu'il s'agit, mais de réversivité de la parole entre locuteurs (Benveniste). Qu'on dise est essentiel et non « ce qui se dit dans ce qui s'entend » (Lacan). C'est qu'il n'y a pas de « rapport de l'homme au *logos* » (*ibid.*) car l'homme (disons) *est logos*. Sinon il nous faudrait reformuler toute une théologie de l'humain comme être. Cette équivalence du sujet (plutôt que « l'homme ») au *logos* implique ce que Lacan appelle un non-rapport. Or — et ça tombe sous le sens — le non-rapport, qui met en jeu la récursivité dans la morphologie structurale elle-même, est une affaire d'*organon*. Si je parle, par exemple, des choix interprétatifs du discours de Lacan par B. Cassin, je parle d'*organon*.

Pas de « magie » (*ibid.*) là-dedans ni de mantique (Lacan), mais un nouage récursif du réel, de l'imaginaire et du symbolique, un nouage dissous dans leur nœud parce qu'uniquement fonctionnel et assurément récursif de ne rapporter cet ensemble nodal qu'à lui-même. Et, s'il faut s'appuyer sur Freud, comme le fait à juste titre B. Cassin, c'est pour rappeler les points-nœud (les points constitutifs du nœud borroméen, par serrage pour chacun de l'espace nodal qu'ils ponctuent et punctifient, ils sont au nombre de huit dans le nœud borroméen à trois consistances) — le terme est dans Freud : *Knotenpunkt*, plutôt au sens de point nodal, par surdétermination, et Lacan le tire vers la topologie du nœud mis à plat, signifiant alors une restriction de surface sur un point —, ces points-nœud sont soulignés par Lacan pour trois d'entre eux : grammaire, logique, homophonie.⁵ Ce sont les champs de l'acte psychanalytique chez Freud.⁶ J'insisterai sur la grammaire que j'accroche à la rhétorique de l'inconscient.⁷ La sophistique s'y raccorde tout autant, si on la définit bien comme une pratique de la parole d'abord. La *tekhné rhétoriké* n'est pas une technique d'abord, mais un art — où l'indécidable, le contingent, le non fondé sinon récursivement sont essentiels à articuler un rapport d'échange —, le problème est cependant que la rhétorique vire à l'argumentation. Alors je préfère les tropes plutôt que l'argumentaire, car s'il s'agit de convaincre, nous ne sommes plus dans la psychanalyse. « Il ne s'agit pas de vaincre, disait Lacan, même les cons. » Que l'on parle de la conviction de l'analysant, sûrement, elle est l'assise du schématisme qu'il met en place comme transfert, en lien au schématisme, d'abord supposé puis souvent vérifié, de l'analyste. Et l'analyste ne saurait omettre de prendre en compte ce que le discours de l'analysant a de probant ou plutôt probatoire.

³ R.L., « Tmèse », *Cahiers de lectures freudiennes* n° 18, *Le malaise de la civilisation*.

⁴ J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Écrits*, p. 838.

⁵ À la fin de « L'étourdit », mais déjà dans la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache ».

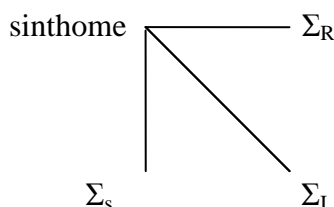
⁶ R.L., *Le hors point de vue*, Lysimaque, à paraître.

⁷ R.L., cours à Paris VIII-Saint Denis, 1983-1984.

Tout tient sûrement à la façon de concevoir et surtout de pratiquer le poème (là-dessus voir Meschonnic) au-delà des équivoques et des métaphores. Lacan alliait pour cela le poème au mathème. Et c'est la difficulté de soigner aujourd'hui avec la psychanalyse : comment conjointre poème et logique ? Je le dis actuellement en termes de récursivité et d'imprédictivité, considérant que le poème comme les logiques hétérogènes se fondent d'abord sur cette négation, cette discordance du discours non prosaïque, celui qui se passe d'objet référentiel, ou qui donne la primauté (d'une certaine façon) au son sur le sens, pour en obtenir quand même un sens neuf. Ce n'est pas de « signifiant nouveau » (Lacan) qu'il s'agit là, mais d'un sens renouvelé, moins restitution du sens caché ou purgation des mauvaises humeurs (*catharsis*) que construction de sens et de l'avancée subjective comme avancée existentielle dans un monde qui n'a de valeur prédictive qu'à partir d'un tel acte récursif.⁸ Et cela vise moins des « objets nouveaux » (p. 86) qu'un sens renouvelé et, pour le moins, réactivé. Bien sûr, on peut saisir un sens en objet. Comme B. Cassin parle d'une rhétorique de la jouissance (*ibid.*), c'est l'existence même que la psychanalyse vise à fonder, mais dans l'échappement à quoi elle aboutit au travers de ce que la signifiante, comme récursive, induit. Une existence appuyée de son évidence — cela ne s'aborde dans le discours, bien sûr, qu'en termes d'*organon* de la parole, comme j'essaie de le faire depuis de nombreuses années, voire décennies.

B. Cassin considère que le *pharmakon* noue l'âme au corps et l'ensemble âme-corps à la cité (*ibid.*). Si l'on doit en faire le sinthome (comme nouage), tel que je le définis depuis Lacan et autrement que Lacan (qui l'identifie au symptôme), ce *symploké*, cet entrelacs est, je l'ai dit, d'abord récursif. Plus avant, c'est une façon de rapporter la pulsion (âme-corps) au malaise dû à la civilisation. Le *pharmakon* en devient pulsion.

Quand B. Cassin cite l'*Éloge d'Hélène* de Gorgias pour parler de la drogue (*pharmakon*) qu'Hélène verse dans le vin que tous boivent (p. 87) — il est cependant question de « dissoudre » (pas la drogue dans le vin, mais) « tous les maux ». Or, c'est bien ainsi que j'entends la récursivité du borroméen : chaque registre (chaque consistance) peut porter sa qualité propre de symptôme ;



mais il s'agit d'appréhender la dissolution de ces symptômes par le sinthome nodal. Sinon le *pharmakon* est un simple psychotrope qui amène à ne plus pleurer (interdit touchant la tristesse aujourd'hui : on est « déprimé », en cupule peut-être ?), ni d'être en colère (le *pharmakon* serait-il un plégiotrope destiné à liquéfier les humeurs visqueuses ?)... Non, mais comme pulsion le *pharmakon* n'est pas le moyen de la psychanalyse, c'est sa visée.⁹

Et la question de la voix — B. Cassin glisse par-delà les « ressemblances » qu'Hélène promet de développer lors du mariage de sa fille (p. 88), alors que Ménélas rappelle tranquillement la tromperie d'Hélène qui « imita » toutes les voix des épouses des Grecs afin que ceux-ci, déstabilisés, dévoilassent leur présence dans le cheval de bois —, la question de la voix ne peut être abordée sans qu'on en vienne à Augustin et du lien qu'il fait de la voix à

⁸ R.L., « L'acte psychanalytique est imprédictif », 2012.

⁹ J. Lacan, *Les quatre concepts...*, texte établi, Seuil, p. 246.

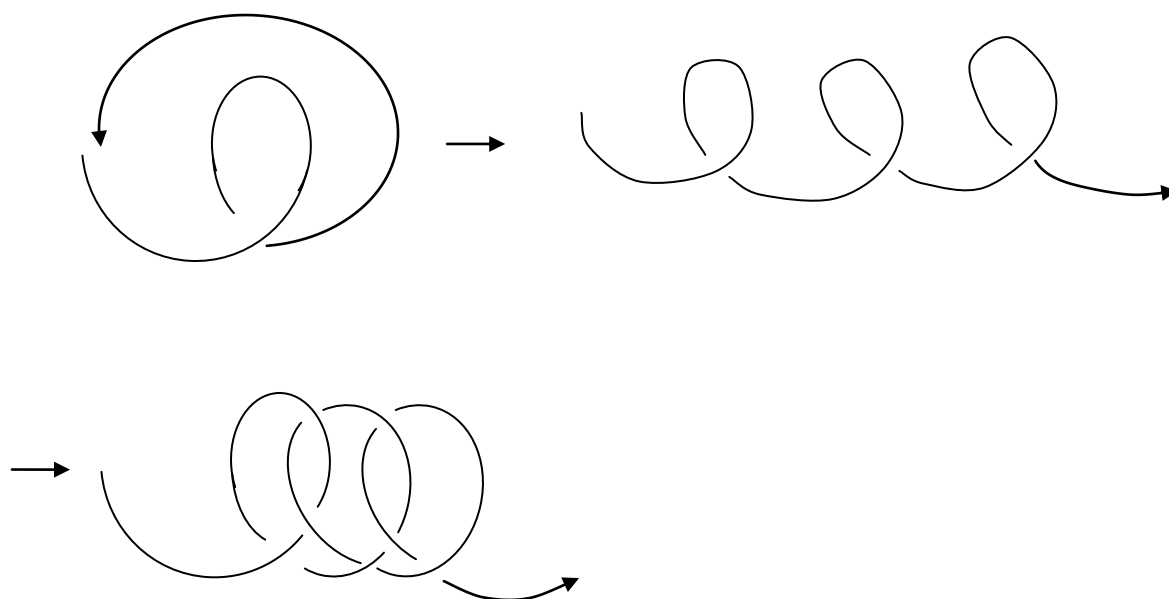
l'intension fonctionnelle¹⁰ dont le sinthome est l'équivalent pour moi. La voix serait-elle le *pharmakon*, « remède-poison » (p. 90) que pointe B. Cassin — et comme tel un objet cernable ? Ou serait-elle, comme je le pense, la saisie de la parole, telle que, prise là encore en objet, elle accompagne le contenu propositionnel du discours et la position du locuteur en les maintenant noués ?

En tout cas, en opposant *épidéixis* et *apodéixis*, B. Cassin se situe dans le droit fil de la logique classique de l'*apodéixis* : l'objet est donné, on le désigne de l'index, il entre dans une logique de la démonstration. Or (1°) c'est omettre de souligner que la *déixis* chez Benveniste fait valoir la parole au travers des déictiques réversifs entre interlocuteurs (je, ici, maintenant, ceci) ; (2°) c'est restreindre la logique à son aspect prédicatif (désignable) et de là canonique.

Je préfère dès lors « induire » à « déduire », affaire d'hypothétique et de probabilité, de construction et non de donné d'emblée, de discordance et non de forclusion. L'élimination inductive est discordancielle, celle de la déduction est forclusivité (c'est le tiers exclu). Avec Quine, cependant (il a cet avantage de pointer l'intérêt de ce qu'il délaisse, accordons-le lui), il faut bien tenir compte du ni– ni– (c'est son pseudo-paradoxe du pendu au début de *The ways of paradox*). Mais pourquoi pas un supplément de *déixis* qu'est l'*épidéixis* : l'existence du sujet ne s'assure comme jouissance (*Lust*) chez Freud que depuis un plus-de-jouir (*Lustgewinn*), un supplément de jouissance sans lequel la jouissance ne serait pas, un supplément anticipatoire et rétroactif, réversif, comme la parole dans l'interlocution. Et ce gain reste fonctionnel (imprédicatif), même si Lacan en fait un objet (extensionnel), nous n'avons donc pas exactement affaire à l'idée du *pharmakon* que prône B. Cassin.

Ainsi, quand B. Cassin est manichéenne : le « *logos* épideictique de Gorgias est un *pharmakon*, le *logos* apodictique d'Aristote est un *organon* » (p. 93), cela appelle un lien imprédicatif entre ces deux options. Si l'on prend en effet le locuteur comme distinct du discours qu'il tient et surtout de la parole qui porte ce discours dans l'échange — mais c'est déjà en soi apodictique et même prédicatif —, B. Cassin a raison. Mais ce n'est pas le cas si le locuteur, comme sujet d'un tel narcissisme de la parole, n'est pas distinct de la parole qu'il tient. Alors le supplément d'existence qu'entraîne la parole comme portant plus loin son propos développe (pour l'étayer) le contenu de ce discours en ne revenant jamais — malgré ce que je soutiens de réversivité — à son départ : l'ouverture du discours est celle de la bande de Möbius de l'interlocution et le supplément d'existence tient au fait qu'à échanger (en parlant à tour de rôle) un sujet n'est jamais identique à lui-même. Il y gagne en quelque sorte en raison d'être.

¹⁰ Saint Augustin, *Les confessions*, livre XI. Voir R.L., « Le nœud vocal », in *La voix*, Lysimaque.



La diastase opère en produisant cette ouverture. Et le gain de jouissance, le gain d'existence, affermit celle-ci en la constituant selon un après-coup rétrogrédient. Je le figure donc par un crochetage, ce qui renvoie et au montage de la pulsion et au nouage borroméen.

Autrement dit, je ne fais pas du *logos*-langage l'instrument de la parole. Ce n'est pas le *médium* de la cure analytique, même si Lacan le dit ainsi. Car il n'est pas un moyen, c'est la parole même comme sujet à l'œuvre qui est le foncteur dont le sujet voudrait à tort se distinguer. Redéfinir imprédictivement le sujet (c'est de ce fait en tant qu'imprédictif qu'il est barré) permet de ne pas le séparer de la fonction qu'il a, d'être *parole* lui-même, déictique comme *je* (*Ich*, et non pas « moi »).

La vérité n'est pas la même dans l'un et l'autre cas. Comme apodictique, elle est de cohérence (vraisemblance) et d'adéquation — ou bien fictive —, mais comme épictique, elle est parole et Je (voir Lacan dans « La chose freudienne »), et peut-être même qu'elle se supporte de l'accointance de Russell (à se dispenser de descriptifs comme d'empirie), si du moins c'est d'une accointance avec la parole qu'il s'agit.

Pour moi les mots ne sont donc pas les symboles des choses, mais ils les produisent récursivement :

(récursivité → (imprédictivité → prédictivité)),
 (nom → (fonction → objet)).

Dans le rapport de l'âme et du corps, du psychique et du corporel, je préfère redéfinir la pulsion à la façon de Lacan : mode sous lequel le dire prend corps.

Dans le discours, la place dominante de la parole est bien semblance.¹¹ Ce que Lacan désigne ainsi — et le plus souvent comme « semblant » — n'a pas les caractères de la fictivité du paraître, plutôt sont-ce ceux de l'existence du « parêtre ». La récursivité, comme littorale, implique que l'être soit toujours à côté de ses pompes comme à côté de ses œuvres. C'est donc d'assurer (*annehmen*) la parole qu'il s'agit dans une cure psychanalytique.

Mais plutôt que de prolonger le *pharmakon* jusqu'à la cité, je préfère faire opérer — comme Aristote — la *philia* : sexuelle, amoureuse, amicale, familiale et politique. C'est qu'il s'agit de considérer les modes permettant de passer du plus-de-jouir imprédictif et pourtant « organique » (organisant l'*organon*) à la plus-value strictement prédictive. Un choix de

¹¹ R.L., « La gène des semblances », colloque de Dimensions de la psychanalyse, 2009.

discours se présente qui tient à la différence des schématismes en jeu : naturel (le nombre discret) ou réel (le continu). Tout « *logos* enté sur lui-même » (p. 97) et ainsi récursif est du semblant au sens de Lacan jouant alors du sens selon l'orthographe : sang blanc, ou s'embler, et marcher à l'amble (voir « L'étourdit ») : est-ce un ? est-ce deux ? Est-ce bien d'eux qu'il s'agit ? Lier ensemble les schématismes du discret et du continu, de l'épidictique et de l'apodictique, implique le passage nécessaire de la récursivité, via l'imprédictivité, à la prédictivité que je prends pour son praticable. Ainsi la *philia* fait lien entre l'économie subjective et l'économie politique.

Par contre — j'y insiste —, l'on se doit d'être attentif à ne pas exporter les conceptions (et le schématisme) de la singularité au niveau collectif (et vice versa) tant que l'on ne s'est pas doté des passages logiques (le temps logique est sûrement *pharmakon*, mais d'abord *organon*) du singulier au collectif. La *philia* est à ce joint.

Je vois bien ce que défend B. Cassin avec son concept de discours-*pharmakon* : ses exemples sont parlants, tant celui de la prise en compte non symptomatique de l'apartheid après sa fin en Afrique du Sud, comme dans l'exemple des hôpitaux psychiatriques et de la fin de la parole (mais ce n'est neuf (?) qu'en France, pas en Russie, en Chine ou ailleurs). « La science exclut la parole » (p. 107), oui, mais uniquement une science prédictive de la facticité, comme Lacan en parle à la fin de sa « Proposition... », pas une science récursive.

Pour la logomachie de la philosophie et « l'ambiguïté » de la psychanalyse sur quoi B. Cassin clôt son chapitre, je renvoie à mes textes sur l'équivocité dans la psychanalyse.¹² Pour l'essentiel la psychanalyse n'est pas ambiguë, mais littorale parce que la parole est récursive.

Le concept lacanien de « lalangue », comme je l'utilise, est particulièrement récursif et porte avec soi ce que l'*organon* de la parole a d'existential (ou modal). Soigner avec lalangue n'est pas guérir un trouble, c'est renverser le symptôme en sinthome, et c'est vital, car pour moi lalangue est la raison logique de la parole.

¹² Série d'ouvrages à paraître sur *Équivocités, récursivité, imprédictivité*, Lysimaque.